

Urgent désir

Notre époque est marquée par un phénomène d'accélération. À l'échelle de la société (les améliorations techniques, les transformations socio-culturelles) comme à celle de l'individu (un rythme de vie toujours plus rapide), un tel emballement constitue une violence pour l'homme, à qui sa propre existence semble parfois échapper complètement. Dans ce contexte, la vie monastique, à sa modeste place, pourrait-elle avoir quelque chose à (ré)apprendre à notre monde ? Disons bien « la vie monastique » et non pas « les moines ». En effet, les moyens techniques de toutes sortes ont largement franchi les clôtures, avec plus ou moins de mesure et de bonheur. Commençons donc par reconnaître humblement que nous ne contemplons pas l'agitation du siècle de l'extérieur (et encore moins de haut) car nous y avons aussi notre part. Une fois ce constat posé, intéressons-nous à la tradition monastique, celle que des hommes et des femmes, de toutes époques et de toutes contrées, ont tenté et tentent encore aujourd'hui de vivre.

On peut définir le moine comme un chercheur de Dieu. Il n'est pas plus parfait que les autres hommes, mais sur la question particulière du rapport au temps, qui nous intéresse ici, la vie à laquelle il a été appelé lui donne des moyens indéniables de résistance à l'accélération ambiante. Avec les rythmes lents qu'elle donne à expérimenter, cette vie va nécessairement de pair avec un consentement à la longueur de temps. Remarquons que si cette lenteur résulte d'un mode de vie réglé qui contraint le moine de fait, elle est avant tout inhérente à toute transformation intérieure authentique, à toute conversion du cœur, qui ne peut s'opérer véritablement que dans la durée.

La stabilité, la liturgie et la *lectio divina* sont trois « lieux » majeurs qui caractérisent les rythmes lents de la vie monastique. Restons un instant sur le troisième, car la patiente recherche de Dieu passe de façon privilégiée par la lecture priée et savourée des Écritures. Élément fondamental du quotidien du moine, l'intimité avec la Parole est une tâche qui se révèle nécessairement lente et patiente. Il s'agit en effet de laisser la Parole de Dieu s'adresser à soi, vivre en soi, être le lieu d'un façonnement qui s'opère jour après jour. Ici, la patience implique aussi la régularité d'une fréquentation, où l'on est invité à se montrer tout entier disponible. Avec le temps, cette régularité est vécue comme une assiduité à un rendez-vous unique. La « sécheresse » est toujours possible, et même inévitable, s'il est vrai que la Parole est vivante, à la différence d'une chose que l'on peut posséder. Pour autant, le moine un peu aguerri ne vit pas forcément cette situation dans une monotonie laborieuse, car il sait que la répétition, choisie et recherchée, creuse sa fidélité. Alors il ne veut pas manquer le rendez-vous.

Il est légitime de partir de l'expérience humaine de la patience, mais celle-ci n'est-elle pas un attribut qui s'applique tout d'abord à Dieu, qualifiant son attitude à l'égard du temps des hommes ? En effet, toute l'histoire sainte témoigne de la miséricorde que Dieu ne se lasse pas de manifester aux hommes. À travers l'alliance avec Noé, il prend l'initiative de ne pas laisser la violence et le péché avoir le dernier mot. Il promet à Abraham une descendance innombrable, et lui annonce qu'il sera une bénédiction pour les nations. Avec Moïse, enfin, Dieu vient au secours de son peuple opprimé par les Égyptiens, le délivre de la servitude et l'établit en Terre promise. Malgré toutes les lenteurs, les réticences et les infidélités d'Israël, le peuple élu, Dieu n'aura de cesse de rétablir la relation, de renouveler sa confiance, d'attendre une réponse d'amour.

Si l'appel de la miséricorde de Dieu est adressé à tout son peuple, il vaut aussi pour chacun personnellement, que Dieu appelle par son nom et à qui il veut communiquer sa vie. De la part de l'homme, tout mouvement vers Dieu ne saurait être autre chose qu'une réponse à un appel qui lui est adressé et qui l'a précédé. Pensons par exemple à Moïse au buisson ardent, ou au petit Samuel dans le sanctuaire de Silo, qui entendent l'un et l'autre leur nom prononcé par Dieu. Mentionnons aussi saint Antoine (couramment surnommé le « père des moines ») qui comprend à l'audition d'une lecture à l'église que Dieu est en train de lui parler personnellement, et de l'appeler à le suivre. Quelle que soit la promptitude ou la lenteur avec laquelle l'homme répond (ou non) à l'appel de Dieu, ce dernier laisse toujours à ses enfants une entière liberté. Il attend avec patience que l'homme se convertisse, c'est-à-dire *se tourne* vers lui, dans une relation qui ne peut être que celle d'un dialogue libre entre un « je » et un « tu ».

Et Jésus, dans tout cela ? Jésus n'est autre que Dieu fait chair dans le temps. C'est dans sa personne que s'incarne le lien temporel entre Dieu et l'homme. Le Christ se reçoit tout entier de son Père à chaque instant, et il « reçoit le temps à chaque instant comme le temps du Père », ainsi que l'écrit Hans Urs von Balthasar. En retour, chaque instant du temps du Christ est une offrande à son Père. Par son humanité, nous croyons que Jésus-Christ rejoint tout homme, et alors ce que nous venons de dire ne saurait concerner seulement le temps historique de l'incarnation, cela vaut aussi pour les hommes de tous les temps. Dès lors, le temps de tous les hommes se trouve consacré, et il n'a pas d'autre vocation que d'être le temps de la rencontre avec Dieu.

Mais l'homme Jésus, Jésus de Nazareth, que nous montre-t-il sur cette question de patience et d'impatience ? Bien qu'elles soient fondamentales, ne nous attardons pas sur les manifestations de la patience de Jésus. Celui-ci ne brusque rien chez ses auditeurs pour hâter la venue effective du Royaume. Parmi les paraboles, mentionnons seulement celle du bon grain et de l'ivraie, qui est bien une exhortation contre l'impatience : les serviteurs doivent attendre le temps de la moisson pour que la séparation soit effectuée. Jésus encourage également ses disciples à la vigilance : « Prenez garde, restez éveillés, car vous ne savez pas quand ce sera le moment (*kairos*) » (Mc 13,33). La contrainte à la vigilance et l'ignorance du terme reviennent à attendre patiemment ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, et qui peut arriver à tout moment. Si les paraboles mettent en lumière ce qui éclôt et se déploie doucement, l'échéance se révèle ici imprévisible et brutale.

Et pourtant, nous le savons bien, Jésus manifeste aussi une franche impatience face à l'inertie intérieure de ses disciples. Peu après la seconde multiplication des pains, alors que ces derniers s'inquiètent de ne pas avoir emmené de pain, il leur fait une avalanche de reproches encadrées par ces deux questions : « vous ne saisissez *pas encore* ? », « ne comprenez-vous *pas encore* ? » (cf. Mc 8,14-21). Au chapitre suivant, après la transfiguration, tandis qu'on lui présente un enfant possédé que ses disciples n'ont pas su guérir, il demande : « Génération incrédule, jusqu'à quand serai-je auprès de vous ? Jusqu'à quand aurai-je à vous supporter ? » (Mc 9,19). De même, malgré ce que nous avons dit, même l'avènement du Royaume relève pour Jésus d'une certaine urgence, qui fait naître en lui une forme d'impatience : « C'est un feu que je suis venu apporter sur la terre, et comme je voudrais qu'il soit déjà allumé » (Lc 12,49-50). Cette impatience est liée à l'intense désir qui est le sien de se communiquer à ses frères et de les faire participer à l'amour qui l'unit à son Père. C'est elle qui, dès le début de son ministère, le fait proclamer : « le temps est accompli (...) convertissez-vous ! », en tension avec la lenteur de la germination du Royaume, mise en évidence dans le même

temps. Saint Paul peut nous aider à mieux comprendre ce qui se joue ici lorsqu'il écrit aux chrétiens de Corinthe : « Moi, j'ai planté, Apollos a arrosé, mais c'est Dieu qui faisait croître » (1 Co 3,6). Comme dans les paraboles, l'insistance est placée sur l'action ultime et déterminante de Dieu, lui qui règne mystérieusement sur les cœurs. Cependant, bien que saint Paul continue : « Ainsi celui qui plante n'est rien, celui qui arrose n'est rien : Dieu seul compte, lui qui fait croître » (1 Co 3,7), il demeure que la puissance de Dieu fait croître ce que des hommes ont planté et arrosé ! La lenteur ou le manque de zèle des ouvriers peut donc se révéler un facteur limitant pour l'action de Dieu et l'avènement du Royaume, d'où l'impatience de Jésus !

En fait, cette impatience de Jésus n'est autre que celle de Dieu dans l'Ancien Testament, dont l'attitude à l'égard de son peuple se caractérise de façon inséparable par une sollicitude infinie et une colère jalouse. Face aux infidélités répétées du peuple élu, Dieu n'hésite pas à châtier Israël, que ce soit au désert après la sortie d'Égypte, ou plus tard au temps des rois et des prophètes. Comment ne pas sentir une forme de contradiction entre ces deux attitudes, entre la colère et la grâce ? Et pourtant, elles sont à tenir ensemble. Ainsi que l'écrit notre frère David dans son ouvrage sur l'évangile de Marc : « Seul l'amour est ainsi : *et patient* comme le respect, *et impatient* comme le désir ». Dieu nous respecte infiniment et ne brusquera jamais notre liberté, et en même temps il n'est que désir brûlant de nous communiquer la plénitude de sa vie. Cette tension n'est contradictoire que pour notre intelligence étriquée et têtue, sans cesse invitée à entrer plus avant dans le mystère de l'amour de Dieu. Ce qui a été le lot d'Israël vaut pour tout croyant, amené à faire tôt ou tard cette expérience de la colère et de la grâce de Dieu tout à la fois. C'est toute l'expérience de la conversion elle-même, expérience vécue dans le temps, qui est empreinte de la tension entre ces deux pôles. Au long de son existence, le « pécheur en conversion » qu'est fondamentalement le chrétien demeure indissociablement marqué par la blessure du péché qui l'éloigne de Dieu, et touché par la grâce d'une rencontre avec un Amour qui l'appelle toujours.

S'il a véritablement fait l'expérience décisive de cette rencontre avec Dieu, qui seul peut le sauver, le croyant ressent un élan qui le pousse irrésistiblement vers Dieu. Les psaumes témoignent abondamment de cette hâte, de cette course du croyant impatient de se conformer au désir de son Seigneur. À cet égard, le verset psalmique le plus emblématique est sans doute le suivant : « Je cours sur le chemin de tes commandements car tu élargis mon cœur » (Ps 118/119,32). La révélation de la Parole de Dieu va de pair avec une dilatation, une mise au large qui pousse le psalmiste à la course, dans une saine urgence à répondre à l'invitation de Dieu. Cette image est d'ailleurs reprise explicitement par saint Benoît au Prologue de sa Règle : « À mesure qu'on progresse dans une sainte vie et dans la foi, le cœur se dilate, et c'est avec une indicible douceur d'amour que l'on court dans la voie des commandements de Dieu » (RB Pr,49). Sans invalider ce qui a été dit plus haut de la lenteur constitutive de la vie monastique, cet empressement constant à plaire à Dieu et à ne rien préférer au Christ n'en est pas moins le lieu d'une tension intérieure, d'une perpétuelle polarisation de l'esprit vers Dieu. Sur ce chemin, saisi par l'urgence, le moine zélé ne peut que se hâter ! Inséparablement, il ne peut que rendre grâce pour le temps qui lui est donné, et qui n'est rien d'autre qu'un cadeau de Dieu. Comme nous le chantons dans un magnifique offertoire, puissions-nous toujours murmurer dans nos cœurs : *Tu es Deus meus, in manibus tuis tempora mea.*